

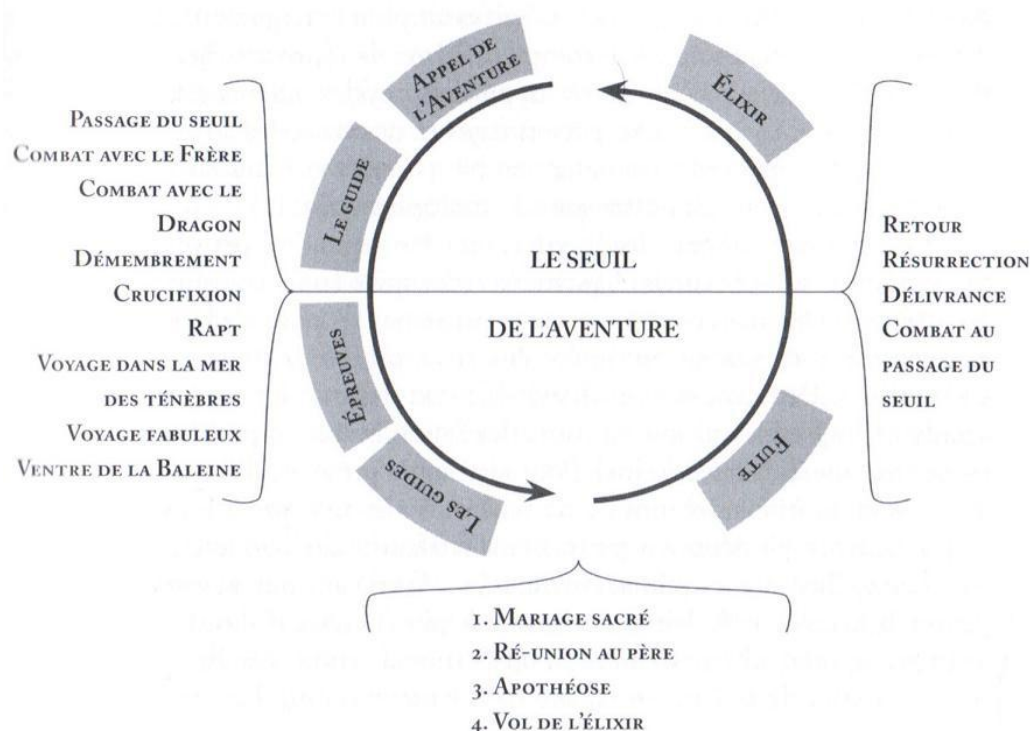
# La figure du héros en question.

**Séance n°1** : Qu'est-ce qu'un héros, aujourd'hui ? Le héros aux mille et un visages...

1. Document n°1 : Olivier Clairouin, *Champ/Contrechamp*, « Cinéma : la recette du héros parfait », 17.01.2014.

Et si tous les héros n'étaient en fait qu'une seule et même personne ? Dans un livre écrit en 1949, l'anthropologue Joseph Campbell affirme être parvenu à identifier l'ossature commune à tous les mythes : chaque histoire mettant en scène un héros suivrait, selon lui, peu ou prou la même trajectoire. Prise en main à Hollywood, sa théorie du monomythe nourrit encore aujourd'hui bon nombre de scénarios, de *Star Wars* à *Aladdin*, en passant par *Le Seigneur des Anneaux*.

2. Document n°2 : Joseph Campbell, « Le voyage du héros », in *Le Héros aux mille et un visages* de, traduit en français chez OXUS, 2009.



**Séance n°2** : Une petite histoire du héros...

Question : Quelles visions du héros les auteurs du corpus proposent-ils ?

Texte A : *La Chanson de Roland*, XI e siècle, traduction Pierre Jonin, Gallimard, 1979.

Texte B : Bédier, *Le Roman de Tristan et Iseut*, 1900. Adaptation d'un récit datant du XIIe siècle.

Texte C : Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862.

Texte D : Albert Camus, *L'étranger*, 1957.

## Texte A La Chanson de Roland (XI<sup>e</sup> siècle).

Cette chanson de geste, écrite en décasyllabes, vers 1100, par un auteur inconnu, construit la légende d'événements qui ont eu lieu trois siècles plus tôt: le combat qui opposa aux Sarrasins l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne menée par le comte Roland, le neveu de l'empereur.

104. – La bataille est prodigieuse et s'étend de toutes parts. Le comte Roland se dépense sans compter. Il frappe de son épieu aussi longtemps que la hampe<sup>1</sup> résiste. Mais au quinzième coup, la voilà brisée et inutilisable. Alors il met à nu Durendal, sa bonne épée. Il éperonne son cheval et court frapper Chernuble<sup>2</sup>. Il brise son casque brillant d'escarboucles, coupe à la fois sa coiffe et ses cheveux, tranche son visage entre ses deux yeux, sa cuirasse blanche aux fines mailles et son corps tout entier jusqu'à l'entrejambe. Traversant la selle incrustée d'or, la trajectoire de l'épée s'arrête au cheval, puis elle tranche son échine sans se soucier de chercher la jointure et Roland l'abat raide mort sur l'herbe drue du pré. « Vaurien, s'écrie-t-il, c'est pour votre malheur que vous êtes venus ici car Mahomet ne vous protégera pas ! Ce n'est pas une canaille de votre espèce qui gagnera la bataille aujourd'hui ».
105. – Le comte Roland traverse le champ de bataille avec Durendal qui tranche et taille rudement. Il fait un énorme massacre de Sarrasins. On aurait pu le voir jeter les morts les uns sur les autres tandis que le sang clair s'étalait sur le sol.

La Chanson de Roland, trad. Pierre Jonin,  
© Gallimard, 1979.

1. Long manche de bois. 2. Chevalier sarrasin.



**L**e Roman de Tristan et Iseut<sup>1</sup> raconte les amours contrariées de Tristan, neveu du roi Marc, qui règne sur la Cornouailles, et de la belle Iseut, princesse irlandaise mariée à ce même roi Marc. Les faits narrés dans le passage ci-dessous se déroulent avant la rencontre des futurs amants. Le héros, Tristan, combat le terrible Morholt, qui demande une rançon monstrueuse à son oncle : trois cents jeunes gens et trois cents jeunes filles. Jaloux de l'influence du neveu sur l'oncle, les barons de Cornouailles incitent Tristan à affronter le Morholt. Ce dernier est, en outre, l'oncle d'Iseut la Blonde.



Au jour dit, Tristan se plaça sur une courtepoin-  
te de cendal<sup>2</sup> vermeil, et se fit armer pour la haute aven-  
ture. Il revêtit le haubert<sup>3</sup> et le heaume<sup>4</sup> d'acier bruni.  
Les barons pleuraient de pitié sur le preux<sup>5</sup> et de honte  
sur eux-mêmes. « Ah ! Tristan, se disaient-ils, hardi  
baron, belle jeunesse, que n'ai-je, plutôt que toi, entre-  
pris cette bataille ! Ma mort jetterait un moindre deuil  
sur cette terre !... » Les cloches sonnent, et tous, ceux  
de la baronnie et ceux de la gent menue, vieillards,  
enfants et femmes, pleurant et priant, escortent Tristan  
jusqu'au rivage. Ils espéraient encore, car l'espérance au  
cœur des hommes vit de chétive pâture.

Tristan monta seul dans une barque et cingla<sup>7</sup> vers  
l'île Saint-Samson. Mais le Morholt avait tendu à son  
mât une voile de riche pourpre, et le premier il aborda  
dans l'île. Il attachait sa barque au rivage, quand  
Tristan, touchant terre à son tour, repoussa du pied la  
sienne vers la mer.

« Vassal<sup>8</sup>, que fais-tu ? dit le Morholt, et pourquoi n'as-tu pas retenu  
comme moi ta barque par une amarre ?

— Vassal, à quoi bon ? répondit Tristan. L'un de nous reviendra seul  
vivant d'ici : une seule barque ne lui suffit-elle pas ? »

Et tous deux, s'excitant au combat par des paroles outrageuses, s'enfon-  
cèrent dans l'île.

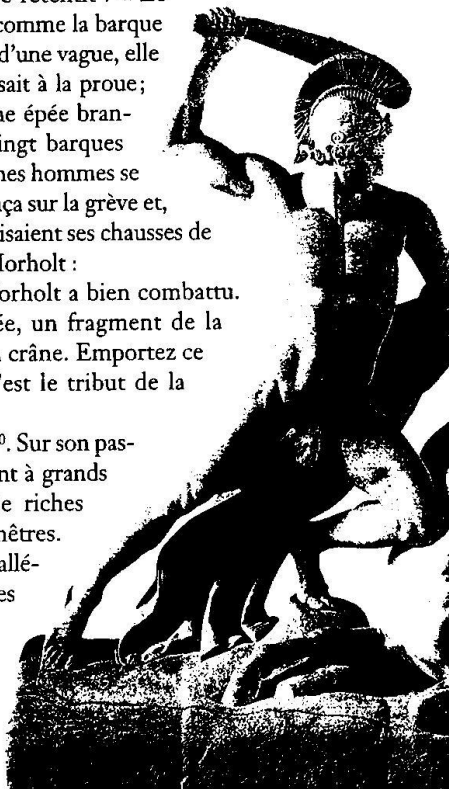
Nul ne vit l'âpre bataille ; mais, par trois fois, il sembla que la brise de  
mer portait au rivage un cri furieux. Alors, en signe de deuil, les femmes  
battaient leurs paumes en chœur, et les compagnons du Morholt, massés à  
l'écart devant leurs tentes, riaient. Enfin, vers l'heure de none<sup>9</sup>, on vit au  
loin se tendre la voile de pourpre ; la barque de l'Irlandais se détacha de

l'île, et une clameur de détresse retentit : « Le  
Morholt ! Le Morholt ! » Mais, comme la barque  
grandissait, soudain, au sommet d'une vague, elle  
montra un chevalier qui se dressait à la proue ;  
chacun de ses poings tendait une épée bran-  
die : c'était Tristan. Aussitôt vingt barques  
volèrent à sa rencontre et les jeunes hommes se  
jetaient à la nage. Le preux s'élança sur la grève et,  
tandis que les mères à genoux baisaient ses chausses de  
fer, il cria aux compagnons du Morholt :

« Seigneurs d'Irlande, le Morholt a bien combattu.  
Voyez : mon épée est ébréchée, un fragment de la  
lame est resté enfoncé dans son crâne. Emportez ce  
morceau d'acier, seigneurs : c'est le tribut de la  
Cornouailles ! »

Alors il monta vers Tintagel<sup>10</sup>. Sur son pas-  
sage, les enfants délivrés agitaient à grands  
cris des branches vertes, et de riches  
courtines<sup>11</sup> se tendaient aux fenêtres.

Mais quand, parmi les chants d'allé-  
gresse, aux bruits des cloches, des  
trompes et des buccines<sup>12</sup>, si  
retentissants qu'on n'eût pas  
ouï Dieu tonner, Tristan par-  
vint au château, il s'affaissa  
entre les bras du roi Marc :  
et le sang ruisselait de ses  
blessures.





*Dans les dernières pages des Misérables, le personnage principal, Jean Valjean, au moment de mourir, dit adieu à Cosette, sa fille adoptive.*

Comme le temps passe ! Nous avons été bien heureux. C'est fini. Mes enfants<sup>1</sup>, ne pleurez pas, je ne vais pas très loin. Je vous verrai de là. Vous n'aurez qu'à regarder quand il fera nuit, vous me verrez sourire. Cosette, te rappelles-tu Montfermeil ? Tu étais dans le bois, tu avais bien peur ; te rappelles-tu quand j'ai pris  
5 l'anse du seau d'eau ? C'est la première fois que j'ai touché ta pauvre petite main. Elle était si froide ! Ah ! vous aviez les mains rouges dans ce temps-là, mademoiselle, vous les avez bien blanches maintenant. Et la grande poupée ! te rappelles-tu ? Tu la nommais Catherine. Tu regrettais de ne pas l'avoir emmenée au couvent ! Comme tu m'as fait rire des fois, mon doux ange ! Quand il avait plu, tu  
10 embarquais sur les ruisseaux des brins de paille, et tu les regardais aller. Un jour, je t'ai donné une raquette en osier, et un volant avec des plumes jaunes, bleues, vertes. Tu l'as oublié, toi. Tu étais si espiègle toute petite ! Tu jouais. Tu te mettais des cerises aux oreilles. Ce sont là des choses du passé. Les forêts où l'on a passé avec son enfant, les arbres où l'on s'est promené, les couvents où l'on s'est caché,  
15 les jeux, les bons rires de l'enfance, c'est de l'ombre. Je m'étais imaginé que tout cela m'appartenait. Voilà où était ma bêtise. Ces Thénardier<sup>3</sup> ont été méchants. Il faut leur pardonner. Cosette, voici le moment venu de te dire le nom de ta mère. Elle s'appelait Fantine. Retiens ce nom-là : Fantine. Mets-toi à genoux toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Elle t'a bien aimée. Elle a eu en malheur tout  
20 ce que tu as en bonheur. Ce sont les partages de Dieu. Il est là-haut, il nous voit tous, et il sait ce qu'il fait au milieu de ses grandes étoiles. Je vais donc m'en aller, mes enfants. Aimez-vous bien toujours. Il n'y a guère autre chose que cela dans le monde : s'aimer. Vous penserez quelquefois au pauvre vieux qui est mort ici. O ma Cosette ! ce n'est pas ma faute, va, si je ne t'ai pas vue tous ces temps-ci, cela me  
25 fendait le cœur ; j'allais jusqu'au coin de ta rue, je devais faire un drôle d'effet aux gens qui me voyaient passer, j'étais comme fou, une fois je suis sorti sans chapeau. Mes enfants, voici que je ne vois plus très clair, j'avais encore des choses à dire, mais c'est égal. Pensez un peu à moi. Vous êtes des êtres bénis. Je ne sais pas ce que j'ai, je vois de la lumière. Approchez encore. Je meurs heureux. Donnez-moi vos  
30 chères têtes bien-aimées, que je mette mes mains dessus.

Cosette et Marius tombèrent à genoux, éperdus, étouffés de larmes, chacun sur une des mains de Jean Valjean. Ces mains augustes<sup>4</sup> ne remuaient plus.

Il était renversé en arrière, la lueur des deux chandeliers l'éclairait ; sa face blanche regardait le ciel, il laissait Cosette et Marius couvrir ses mains de baisers ; il  
35 était mort.

La nuit était sans étoiles et profondément obscure. Sans doute, dans l'ombre, quelque ange immense était debout, les ailes déployées, attendant l'âme.

1. mes enfants : l'expression renvoie à Cosette et Marius, son époux

2. Thénardier : couple d'aubergistes auxquels Cosette a été confiée par sa mère Fantine et qui l'ont maltraitée.

3. augustes : nobles et respectables

*Le héros, Meursault, raconte, indifférent aux événements qui se produisent, son existence banale. Un jour, un concours de circonstances le conduit à commettre un meurtre.*

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai  
5 senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette  
10 fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le  
15 glaive éclatant jaillit du couteau en face de moi. Cette épée brûlante rongait les cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver.